Géopolitique des chiens qui courent après les bicyclettes

Siméon Baldit de Barral
www.onthegreenroad.com

Avec ses 18000 km à bicyclette autour du globe, Siméon Baldit de Barral a eu tout le temps d'observer le chien turc, le chien indien ou le chien péruvien. Et ne croyez pas que les canidés mordent partout de la même façon.Un chien ressemble bien souvent à l'état du pays où il s'est fait les crocs.

Quand un chien aperçoit un cycliste, il quitte sur le champ toute activité et commence à aboyer… Puis, quand se racler ainsi inutilement le gosier lui parait insuffisant, alors il s'élance dans un nuage de poussière, museau au vent, caressant l'espoir de planter ses crocs dans des mollets qu'il voit devant lui tournoyer.

Avant même le départ, la question des chiens s'était posée. Inspiré par les récits de Tesson et Poussin, mon co-équipier m'avait parlé d'une matraque télescopique, que nous fixerions au guidon, au cas où. L'idée est passée… Et a ressurgi sous forme d'un bâton souple et solide, que nous trouverions sur la route avant d'arriver aux confins de la Turquie, sur les plateaux de l'Anatolie. Car là, d'insolites histoires dont nous avions eu échos parlaient d'un chien de berger à la féroce réputation : le Kangal. De taille forte, le corps puissamment charpenté, telle une masse de nerfs et de muscles prête à bondir, la tête large, le cou ceint d'un collier de pics afin de perdre toute vulnérabilité face au loup, son principal ennemi, une légende court selon laquelle, durant un combat singulier, l'un d'entre eux aurait tué un lion. Des kangals nous avons croisé, et jamais bâton utilisé.

C'est avec les chiens errants d'Europe de l'Est que notre apprentissage a commencé. Bandes de molosses hétéroclites campés sur de précaires territoires, notre lente évolution semblait passablement les énerver. Notre présence par les guetteurs repérée, et la phase d'accélération passée, les plus véloces nous chatouillaient rapidement les mollets. Que faire alors ? Accélérer ? Mauvaise idée. Se prenant au jeu, ils emboitent le pas. Défiés, ils veulent sur notre chair l'emporter, déployant alors plus d'agressivité. Freiner ? Ils se rapprochent alors de nos gambettes. S'arrêter brusquement et leur tenir tête ? Si, ça fonctionne ! Stoppant net leur course, les cabots aboient toujours, mais cessent d'attaquer, comme maitrisés, terrassés par ce face à face qu'ils n'avaient pas deviné. Ils ne jappent alors plus que pour la forme, en baroud d'honneur, puis refluent, penauds. Ouf, une méthode qui semble fonctionner ! Mais que de temps perdu, quand, plusieurs fois par jour, notre rythme régulier est ainsi stoppé par ces quadrupèdes zélés. Non, décidemment, il faut tenter autre chose ! Et c'est, connaissant maintenant cet ultime recours nous faisons alors sur nos vélos quelques expériences…

C'est avec les chiens errants d'Europe de l'Est que notre apprentissage a commencé. Bandes de molosses hétéroclites campés sur de précaires territoires, notre lente évolution semblait passablement les énerver

C'est une évidence : les chiens ressentent la peur chez l'autre. Comme les hommes d'ailleurs. Mais, plus connectés avec la Nature, ils y sont plus sensibles. Perchés sur nos selles, nous nous amusons à tester leurs réactions. Si, au fond de nous, nous exprimons de la peur ou de l'hostilité face à ces dogues jappant, ils n'en aboieront qu'avec plus de force et de férocité. A l'inverse, si nous essayons de rester sereins, faisant émaner de notre être des sentiments positifs, la réaction du chien est nettement plus apaisée. Se sentant alors moins en péril, il n'a plus autant à se protéger. Une autre méthode, testée peu après est, elle, radicale. Elle permet de calmer les canidés les plus agressifs. Entendue quelques fois dans les campagnes, à proximité des fermes, elle permet à la fois de garder calme et contenance face aux aboiements parfois âpres et menaçants, tout en imposant une naturelle autorité aux canidés les plus agressifs. Mode d'emploi : émettre, avec le plat de la langue, un long « shhhhhhhutt » sifflant d'abord puis, d'un coup, pour la dernière consonne, sec, cinglant, impératif ! Le résultat est immédiat. L'animal bien souvent se tait ou tourne bride, calmé par cette tranquille autorité presque complice.



Ayant acquis cette confiance, nous voyons notre relation aux chiens errants se transformer, comme si entre vagabonds, finalement, on se comprenait. Lors d'un bivouac urbain en Serbie, nous avions posé la tente au beau milieu du territoire d'une meute de chiens de rue ; mais ceux-ci, nullement dérangés, se sont contentés de continuer leur exercice de domination du territoire auprès des passants et de leurs chiens dressés, qui sont eux interdits de passage. Un autre soir, en Bolivie, sur les bords du lac Titicaca, c'est un de leur congénère qui, plusieurs nuits durant, a monté la garde devant notre tente, grondant même sourdement à chaque approche étrangère. Rassurés pour nos mollets, nous pouvons maintenant observer en toute tranquillité. Car s'il est évident que l'attitude d'un chien dépend bien souvent du caractère du maître, ceci est d'autant plus vrai à l'échelle d'un pays. Dans la Thaïlande bouddhiste, où l'harmonie semble régner dans la société, nous ne serons jamais coursés. C'est tout juste si ces chiens pourtant présents arrivent à émettre un son à notre passage. Nous en rions. N'ayant jamais pris l'habitude de montrer une quelconque agressivité, ils toussotent pitoyablement, sur d'aigues tonalités, puis se ravisent. Honteux d'offrir si pitoyable spectacle, certains essaient de donner une peu de contenance, de gravité à leur voix, mais doivent là rester cois, aucun râle, aucun grognement ne parvenant à émerger de leur museau.

En Serbie, puis au Kurdistan, nos rapports avec les molosses sont des plus tendus. Comme s'ils gardaient en mémoire les violences ayant émaillé le pays. Contrairement aux hommes qui plus que jamais souhaitent vivre en paix, les chiens semblent eux toujours vivre dans ces affres du passé. Ils errent en bandes bigarrées, sortes de troupes de vétérans avec son lot de querelleurs et d'estropiés, cherchant chicane à droite à gauche, aux cyclistes bien sûr, aux hommes et, plus que tout, aux chiens domestiqués.

Dans la ville sacrée de Vrindavan en Inde, nous sommes particulièrement surpris de leur placidité. L'animal est ici à l'égal de l'homme respecté. Personne ici ne songerait à l'exécuter, lui faire du mal ou le déranger. A l'instar de la vache sacrée, tout animal ici se promène à sa guise, en toute tranquillité. Dans cette ménagerie pacifiée, rien d'étonnant à voir dans la rue chiens et singes se tutoyer sans s'attaquer.

Le rapport qu'entretiennent les peuples natifs du Pérou et de Bolivie avec les canidés est, lui, bien étrange. Sur l'Altiplano, une peur ancestrale semble entre les deux espèces perdurer. Si bien que les chiens errants, calme et dociles à notre contact, s'égayent d'instinct quand arrive le moindre autochtone, qui, pour lui rendre la monnaie de son acharnement, amasse en ses mains quelques pierres qu'il lui jette rageusement au museau, tout en décrivant, dans sa marche, un grand arc de cercle afin d'éviter les crocs abhorrés. Nous, gênés, observant la scène sans pouvoir calmer ni l'homme ni l'animal, jurons à la pauvre cholita qui nous jette ses regards réprobateurs que ce chien n'est pas le nôtre, que nous n'avons sur lui aucun contrôle. De cette peur, profonde, presque instinctive, on nous donne une explication : elle remonterait à l'époque de la colonisation, quand de puissants dogues allemands étaient utilisés par les colons pour empêcher toute évasion, toute idée de rébellion. La peur est encore visible aujourd'hui dans les yeux des « Indiens ».

Nous jurons à la pauvre cholita qui nous jette ses regards réprobateurs que ce chien n'est pas le nôtre, que nous n'avons sur lui aucun contrôle

Personne ici ne songerait à l'exécuter, lui faire du mal ou le déranger. A l'instar de la vache sacrée, tout animal ici se promène à sa guise, en toute tranquillité. Dans cette ménagerie pacifiée, rien d'étonnant à voir dans la rue chiens et singes se tutoyer sans s'attaquer

Cependant, recueillir auprès des animaux toutes ces informations requiert à l'occasion de rester sur ses gardes, de surveiller ses réaction. Communiquer est un exercice périlleux, se jouant parfois sur la lame de crocs bien acérés. Mon unique pantalon s'en souvient encore… Un soir, roulant seul sur le froid altiplano près de Juliaca au Pérou, et tandis que mon co-équipier a dû, pour des raisons médicales, prendre quelques jours de pause, la nuit tombe sans que j'ai pu trouver refuge. Sans les rayons du soleil, un froid glacial s'abat sur ces étendues planes, suspendues à 4 000 mètres d'altitude. La période est aux gelées. Impossible de dormir dehors. Le matériel, la tente, le sac de couchage usé ne le permettraient pas. Apercevant en retrait de la route la faible lueur d'une ferme, je pause le vélo et me dirige vers ce lieu salutaire, afin de demander quelques murs entre lesquels, à l'abri du vent glacial, je puisse me reposer. Bien sur, j'entends les chiens aboyer, mais il faut bien avancer. Dans le noir opaque d'une nuit sans lune, ils sont même mon repère le plus sûr. Où ils sont doit se trouver l'entrée. Je me dirige, confiant, vers eux, habitué à la démarche. Ils se contentent d'aboyer, prévenant le maître qu'un étranger est de passage. J'avance, lentement, au milieu d'eux. Or, d'un coup, je perçois, brusquement mises en lumière, deux chaines qui se tendent dans ma direction. Leur cliquetis métallique cingle mes oreilles. Des crocs, brillants et offensifs claquent dans les airs. Parmi la troupe, deux cerbères hargneux, enchaînés pour cause d'agressivité, ont attendu mon approche pour se manifester. Le lien entre leurs entraves et leur dangerosité est vite fait. Je suis dans leur rayon d'action, ils sont autour de moi. Un instant, quelques secondes, la peur m'assaille. Je ne peux la réprimer. Là, devant moi, une mâchoire se referme. Un réflexe, ma jambe s'écarte. J'entends un léger déchirement. Ils ont eu mon pantalon ! Milles idées dans ma tête. Partir en courant serait assurément la pire. Aux plus féroces j'échapperais certes, mais leurs comparses non attachés achèveraient le travail. Non, du sang froid, je me ressaisis, contient la peur, reprends l'ascendant et recule, doucement, sans précipitation. Là, étonnement, bien que je sois toujours à leur portée, les molosses menacent, mais cessent d'attaquer. Je peux doucement me replier. A cet instant, j'entends une voie. Un jeune homme, avertit par le chahut, m'invite à serpenter parmi les vaches pour entrer, étonné que j'aie eu la drôle d'idée de m'aventurer parmi ces chiens dressés pour attaquer. Sa mère ne parle que quechua. Il se charge de la traduction, vérifie l'histoire du vélo, et m'offre un bout de sol pour dormir. Commence une improbable soirée d'échange, de rires, et de discussion, mais c'est là une autre histoire… B